

CENTRE D'ÉTUDES AFRICAINES

Vaches et traces

Exposé de M. René DOGNIN

"Pied fourchu : pied fendu des ruminants."

(Petit Robert, p. 738)

En quête d'une méthode

Dans la recherche anthropologique, il existe une certaine "méthode" qu'on est censé posséder à fond en quittant l'Université pour le terrain. C'est elle qui va permettre, croit-on, d'appréhender l'objet de l'étude, présider au surgissement des hypothèses tour à tour abandonnées, remplacées et vérifiées, pour aboutir à une construction harmonieuse (avec problématique, ô magie !).

De méthode, je ne vois guère que celle qui consiste en un certain mode d'approche selon lequel l'observateur vit au milieu ou au contact d'une société restreinte, tente d'établir des relations personnelles avec des gens de manière plus ou moins artificielle, et tout cela pendant un temps limité. Quoiqu'on puisse dire, le chercheur est placé au début dans la situation d'un démarcheur d'assurances sur la vie qui veut forcer votre porte au moment où vous passez à table. Il s'impose à un groupe avec toute l'indiscrétion d'un hôte indésirable, et lui fait perdre son temps avec toute l'obstination du policier qui veut "savoir", c'est-à-dire associer. "Pourquoi, se demande le groupe avec irritation, ce que nous trouvons, nous, si naturel, ce type feint-il de ne pas le comprendre ?". Mais, finalement, le chercheur est un être humain comme un autre, et le groupe a vite fait le tour de sa personnalité, lui réservant, selon ses membres, toute la palette des sentiments qui colorent les relations humaines, antipathie profonde, confiance, exploitation, ou au contraire désintéressement.

En fait, on entend plus volontiers par "méthode" un répertoire d'outils conceptuels assez disparates, tel un recueil de questions fusant dans tous les sens pour ne rien laisser perdre de ce qu'est une société (comme le sinistre "Notes and Queries" anglais) : la pa-

renté, la culture matérielle, les représentations, l'initiation, la mort... Ces catégories sont réputées supra-culturelles, c'est le découpage de la Science. La méthode structuraliste vise même à nous indiquer ce que nous devons nous attendre à trouver sur le terrain, ce qui ne va pas sans réserver quelques surprises, car si les oppositions, les inversions, etc... sont bien le propre de l'activité mentale, elles n'opposent pas toujours des termes prévisibles.

Ces outils n'ont pas de sens en eux-mêmes. Les terminologies les plus élaborées de la parenté ou de la structure lignagère sont toujours issues d'un corpus délimité de cultures et de chercheurs, et comme tous les modèles, souffrent des choix, des gauchissements et des généralisations inhérents à leur être de modèle, qui en font de mauvais outils de terrain où, chaque fois, se présente une situation qui n'est-pas-tout-à-fait-la-même que dans le modèle X. Bien pour exposer, les modèles. A part cela, pour chercher ?

En quête du sens

En ce qui me concerne, le problème majeur était le suivant : trouver une direction autour de laquelle organiser les faits pour qu'en surgisse un sens. Et si possible, avant d'avoir quitté le terrain.

C'est là qu'en somme, la mayonnaise ^{prend ou} ne prend pas. Les monographies qui ne sont pas centrées sur une idée fixe de l'auteur, généralement présentée comme ce qui fait l'essence de cette population, sont illisibles, non mémorisables, et représentent cependant la grande majorité des ouvrages d'ethnologie : "Item et etim : le cas des X de l'Y oriental". D'autant plus illisibles que leur auteur s'est efforcé d'adapter à sa propre façon de s'exprimer l'effroyable jargon juridico-administratif de notre discipline, où il n'est question que de prestations, de biens, d'oncles utérins, de matrilignages et de cognats, langage qui dépersonnaliserait n'importe quelle culture et endormirait n'importe quel lecteur (1).

Pourquoi une monographie doit-elle avoir un sens, et pourquoi ce sens ne saurait-il se réduire à des adhésions murdochiennes, parcellaires et juxtaposées, à des modèles comme tel système de parenté, tel régime matrimonial, tel mode d'héritage tel type d'exercice du pouvoir ?

Me voilà amené à exposer ma conception de l'anthropologie. Dans notre désir profond d'harmonie, nous faisons tous comme si le disparate des discours que nous tenons devait s'unifier dans quelque espace imaginaire. A la limite, un Japonais, un Sénégalais, ou un Français devraient emprunter la même voix pour nous parler d'un groupe de Français, de Sénégalais, ou de Japonais (j'espère bien que ce temps n'arrivera jamais). Mais tout ce que ces discours auront de commun tiendra dans le fait qu'ils auront été inspirés par l'imperium de la culture occidentale.

(1) Je crois d'ailleurs que les jurys de thèse n'ont été institués que pour assurer à un travail un minimum légal de trois lecteurs.

En pratiquant ce type de réflexion qu'est l'anthropologie, on comprend de moins en moins ce qu'est une "science humaine", mais en revanche, on saisit un peu de ce qu'est l'homme, ou ce qui revient au même, de ce qu'est la culture. Je ne crois pas qu'il existe de science humaine universelle, mais seulement un discours de la rationalité occidentale sur l'homme, pas plus qu'il n'existe de Science universelle, mais seulement un discours occidental **sur les rapports** que l'homme entretient avec la matière. C'est dire qu'il existe des cultures, mais pas de supra-culture. La rationalité scientifique n'est qu'une des Lois de la culture à laquelle j'appartiens, et non une rationalité universelle comme on l'enseigne implicitement à l'université.

Ce sont les cultures qui donnent du sens à notre vie. Le sens n'existe pas dans la "nature", je dirais même que la nature n'existe pas, malgré l'opposition nature-culture que nous avons été entraînés à supporter sans protester. D'un côté, une espèce de magma sur lequel le regard de l'homme, ou son intelligence, ne s'est jamais posé, qui n'existe encore pour personne mais qui peut toujours advenir ; de l'autre côté, tous ces "règnes" minéraux, végétaux et animaux qu'on appelle "nature", mais qui sont déjà de la culture parce qu'ils ont été repérés, classés, parlés, en un mot "symbolisés" par l'homme. Finalement, partout où il y a du sens, c'est à la culture que nous le devons. Partout où, à côté d'un référent, il y a un signifiant et un signifié, existence qui ne peut avoir pour siège qu'un esprit humain, il y a langue et culture. Ailleurs, c'est le monde de l'indifférent, du non-marqué, du non séparé, le monde de la mort pour lequel la catégorie lacanienne de "réel" conviendrait assez bien.

* ... où il y a quelque chose à voir, c'est-à-dire partout où nous pouvons voir quelque chose, partout ...

Le travail de la culture

Comment la culture introduit-elle du sens ? Par un double mouvement, celui-là même par lequel l'esprit humain symbolise le réel, d'analyse et de synthèse.

D'abord, elle effectue des séparations, des coupures dans le continu. Le sens naît d'un accent mis sur la discontinuité et d'une polarisation de l'élément détaché : l'homme, puis l'homme et la femme. Ces unités s'opposent entre elles et ces oppositions se superposent et s'imbriquent pour former le réseau de la langue : les parents et les enfants, l'expérience et l'apprentissage, etc... Mais le mouvement premier est dans cette coupure, cette extirpation, cette valorisation (1). Tout ce qui se rapporte à ce premier mouvement est aisément intelligible car la compréhension va de pair avec la notion de limite. En linguistique, c'est l'univers du signe.

Et puis, il y a un second mouvement qui, par compensation avec le premier, restitue une unité fondamentale imaginaire, une non-séparation du sujet. Là réside la contradiction (et l'imaginaire) : il y a sujet, et il y a un tout englobant ce sujet. Là, ce ne sont pas des

(1) Les sources bibliographiques sont de tous les temps. Cela commence avec la Genèse, cela se poursuit avec la glose lacanienne sur le Nom du Père. Plus en rapport avec notre discipline, l'oeuvre de Mary DOUGLAS, "De la souillure", "Natural Symbols".

éléments qui se polarisent et s'opposent, mais se juxtaposent les formes, diverses en raison du premier mouvement, d'une même nostalgie : celle de la complétude. Les exemples qu'on peut donner de cette notion font intervenir une fusion du sujet dans un tout illimité : et d'abord, la notion de Verbe ou de Phallus, principe vital de la génération sans considération de sexe (voilà qui est à l'oeuvre dans toutes les cultures) ; Mère et Enfant, sans considération d'insémination ou de naissance, quelque chose comme le "sein maternel" (voilà qui pourrait être à l'oeuvre dans une société matrilineaire comme les Ndembu) ; Troupeau et Propriétaire de vaches, mais un troupeau qui serait illimité et non différencié de son propriétaire (voilà ce qui me semble à l'oeuvre dans une société pastorale comme celle des Peul de brousse) ; Nation et Citoyen, mais une nation conçue comme imperium et un citoyen conçu comme étant toute cette nation, etc...

Tout ce qui se rapporte à ce deuxième mouvement est beaucoup plus difficile à décrire, à appréhender, que ce qui se rapporte au premier, de par sa nature même, qui est d'être indifférencié. On pourrait l'appeler l'univers du symbole par opposition au premier (qui serait l'univers du signe), mais ce serait seulement une servitude de l'exposé : il n'y a pas deux mondes dans la culture, mais une inextricable inter-pénétration de ces deux mouvements.

Autant nous autres, anthropologues et sociologues, nous sentons-nous à l'aise quand nous ne voulons voir des phénomènes que ce qui nous paraît (abusivement) ne relever que du premier mouvement, la séparation. Voyez toute cette prose aérienne sur les fractionnements et les segmentations auxquels se prêtent - malignement - lignages et parenté ! Autant sommes-nous empêtrés en face de phénomènes qui, croyons-nous tout aussi abusivement, relèveraient exclusivement du second mouvement, la con-fusion (cf. nos catégories de magie, d'art et de religion). Alors que ces deux mouvements ne sont dissociables que parce que l'esprit humain doit d'abord dissocier pour appréhender une quelconque réalité.

Finalement, le deuxième mouvement par lequel la culture crée du sens n'apparaît le plus souvent dans nos ouvrages qu'entre les mots qui servent à exprimer le premier. Vis-à-vis de ce que, en langage courant, nous appelons les "symboles", notre attitude est soit passive, soit négative ou agressive. Ou bien nous nous servons du mot sans le définir, en nous contentant d'y accoler des épithètes classificatoires : symboles "dominants" de Turner, symboles "publics" et "privés" de Leach (1). Ou bien nous nions le "phénomène symbolique". Cela peut se faire de façon implicite, en censurant ce terme de notre vocabulaire d'exposition sous prétexte qu'il n'est pas "rigoureux", alors que la

(1) Victor Turner, The Forest of Symbols (Aspects of Ndembu ritual), Cornell University Press, London 1970. Voir particulièrement ce que Turner écrit du latex du mudyi, symbole du sein maternel dans une société matrilineaire (p. 20 et suivantes).
Edmund R. Leach, "Magical Hair" (Curl Bequest Prize Essay), paru dans The Journal of the Royal Anthropological Institute of G.B. and Irl., Vol. 88, part 2, July-December 1958, pp147-164. Leach est allé chercher un psychiatre borné pour fendre la théorie psychanalytique. C'est se faire plaisir à bon compte.

rigueur, c'est-à-dire la coupure, n'est qu'une face du sens. Mais il s'y réintroduit dès que notre esprit relâche sa veille. Ou bien explicitement (mais c'est très rare) comme Sperber, qui consacre au "symbolisme" un très excitant ouvrage d'humeur du type "ce que je ne comprends pas n'existe pas", mais qui lasse le lecteur sur sa fin (1).

C'est par ces deux mouvements que la culture crée du sens, c'est-à-dire une Loi. La Loi, c'est l'espace mental, souvent matérialisé sur le sol, qui assigne à un individu tout au cours de sa vie une place et une identité, suivant différents principes organisateurs dont certains, comme la différence des sexes et de l'âge, sont trans-culturels (2) ; d'autres, étant plus spécifiques de telle ou telle culture, par exemple le boyidé dans la culture des Peul de brousse.

On peut choisir de décrire une société traditionnelle sous l'angle des principes organisateurs trans-culturels précités. Mais n'est-ce pas risquer de faire passer cette organisation "dualiste" pour le propre des sociétés traditionnelles, ce qui serait une illusion ? J'aimerais qu'on me démontre en quoi le dualisme sexualisé qui organise le monde des Dogon ou celui des Coniagui est le propre de ces cultures (et par exemple absent chez nous) ; en quoi la confusion entre pouvoir, séniorité et virilité est si remarquable chez les Mossi (et par exemple, absente chez nous). C'est tout de même mieux, à mon avis, que toute cette chapelle d'appartenances à des catégories pseudo-universelles. Car ce qui nous intéresse au premier chef, c'est de savoir comment la Loi dogon, coniagui ou mossi s'est servie de ces principes organisateurs communs à toutes les cultures. En donnant la première place à l'un d'entre eux, la différence sexuelle, l'anthropologie rejoint la psychanalyse freudolacanienne qui est jusqu'ici le seul système théorique à présenter une ontogenèse du symbolique au moins acceptable.

Mais aussi (et pour répondre à la question que je me posais plus haut : pourquoi une monographie doit-elle avoir un sens ?), on peut s'efforcer de rechercher quel est le principe organisateur propre à telle culture, par lequel s'expriment et se renforcent les principes universels de la différence des sexes et de l'âge. Et puis broder autour de ce créateur de sens tout le discours qu'on va tenir sur cette société. Les autres principes organisateurs, ceux qui sont communs à toutes les cultures, n'en sont pas laissés de côté pour autant. Mais c'est discrètement qu'ils tiennent leur partie à ce banquet, comme doivent le faire des hôtes habituels. Comment les trouver, ces invités extraordinaires ? Ils nous crévent généralement les yeux tant ils obsèdent la population observée : n'est-il pas question surtout de vaches chez les Peul, surtout de profit chez les Américains, surtout de l'envie chez les Zandé ?

Dans les pas-du zébu

Je terminerai en prenant un exemple personnel de cette rencontre avec le "symbolique" (c'est-à-dire la Loi), qui guette tout anthropologue ou sociologue de terrain, et le laisse si souvent désarmé. La tentation est grande, alors, de se détourner délibérément de ce genre de fait "au nom de la Science" et de l'enfermer dans la chambre noire de la "magie", au lieu de le rapporter au système général de la Loi de la

(1) Dan Sperber, "Le symbolisme en général", Hermann, Paris 1974

(2) C'est le sujet de la première partie des "Anthropo-logiques" de Georges Balandier, P.U.F., Paris, 1974.

société dont on cherche à élaborer un modèle.

Les deux mots qui reviennent le plus souvent dans la bouche des Peul de brousse du Cameroun sont na'i et barka (1). Le premier est aisément traduisible en français. Disons qu'il participe à ce mouvement de la culture défini plus haut comme séparation. Na'i signifie "vache", "vaches" ou "troupeau". Le second, barka (qui vient de l'arabe "baraka") est intraduisible. C'est la forme privilégiée de la complétude dans la culture peul.

Par ailleurs, il existe dans toute l'aire parcourue par les Peul du Sénégal aux confins du Soudan - un arbre très courant (2) que les Peul appellent tout simplement barkehi, ce qui veut dire "arbre de barka". Tout observateur des Peul bute constamment sur cet arbre, parce que ses éléments, particulièrement ses feuilles, interviennent dans tous les rituels importants des Peul de brousse (à vaches) et dans un très grand nombre de "médicaments" des Peul villageois (à pratique islamique).

Je me suis longtemps demandé ce que les Peul pouvaient bien trouver de si extraordinaire à cet arbre pour l'appeler "arbre de barka". J'espérais bien qu'un jour, ma voie croiserait celle d'un de ces sages vieillards dont A. H. Ba nous dit qu'ils sont les bibliothèques de l'Afrique (et la providence de l'anthropologue en panne), et que j'apprendrais par sa voix pourquoi les Peul associent la barka à cet arbre. Mais les Peul ne disent rien qui ne soit déjà dans la parole, et tout ce que je pus jamais tirer des vieillards que je rencontrais peut se résumer ainsi : "Nous appelons cet arbre "arbre de barka" parce qu'il amène la barka. - Mais pourquoi amène-t-il la barka ? - Parcequ'il s'appelle "arbre de barka" ! On s'est réveillé, on a trouvé ça comme ça."

Je consultai à nouveau les ouvrages de M. Dupire. Dans le plus important d'entre eux (3), je ne trouvai aucune épithète gratifiant le barkehi qui n'eût pu être placée dans la bouche d'un Peul. Le barkehi, ainsi nommé par les Peul, parce que "par similitude phonétique" (il) apporte la barka, c'est-à-dire la chance" (p. 105) ; le barkehi, "symbole de chance et de fécondité" (p. 137) ; tel arbre et le barkehi, "plantes porte-bonheur parce qu'elles ne se dessèchent pas (4) et que leurs noms évoquent la santé et la chance (p. 231) ; "... des feuilles de barkehi (barka = chance)" (p. 292) ; "... une branche de barkehi qui, par homonymie, doit leur porter chance dans la nouvelle tranche de vie qu'ils entament" (p. 305).

(1) J'ai opéré cette détermination avec mon propre ordinateur mental sur un corpus rassemblant les souvenirs de toutes mes conversations avec des Peul de brousse.

(2) *Piliostigma thoningii* (Schum.) Milne-Redhead et *P. reticulatum* (D.C.) Hochst. (Césalpinées). En foulfouldé, barkehi ; en poular, mbarkewi ; en wolof, ngigis (ou gigis) ; en sérère, ngayo ; en hausa, kalga ; etc...

(3) "Peuls nomades" (Etude descriptive des WoDaaBe du Sahel nigérien), Institut d'Ethnologie, Paris, 1962.

(4) Le barkehi ne perd pas ses feuilles en saison sèche.

Ces tautologies ne firent qu'exciter ma curiosité. J'observai alors que tout est valorisé dans cet arbre très ordinaire, jusqu'à des éléments imaginaires. Et pourtant, comparé au baobab, le barkehi n'est doué d'aucune capacité particulière. Quoiqu'il soit sans intérêt sur le plan mécanique, les pasteurs tressent des cordes à veau avec des lanières de son écorce, mais elles cassent en saison sèche. Sur le plan alimentaire, si les hommes ne le consomment pas, les vaches acceptent de manger ses gousses en période de disette. Sur le plan pharmacodynamique, rien de particulier, si ce n'est, m'apprit le Dalziel (1), une certaine richesse de l'écorce en tanin, comme celle de nombreux arbres africains, qui lui confère des propriétés cicatrisantes. Le Dalziel ajoute que cet arbre exsude de la gomme, mais comme pour ma part, je n'avais jamais pu observer le fait ni rencontré quelqu'un qui ait lui-même détaché de la gomme de l'écorce d'un barkehi, je le tenais pour imaginaire. Or, les Peul accordent une grande valeur à la possession de cette gomme. On en confectionne des amulettes qu'on porte dans la poche et "la barka vous colle à la main" comme la gomme en question.

Je fis alors une enquête auprès d'une trentaine de collégiens peul (villageois). Je leur demandai de me rédiger un petit texte sur le barkehi après avoir questionné leurs grands-parents à l'occasion des vacances. Je reçus une quinzaine de réponses (que je payai, naturellement) dont l'analyse me confirma ou me révéla :

- l'importance du barkehi dans tous les rituels (ou "médicaments") peul. Toutes les parties étaient concernées, racines, bois, écorces, graines, fruits (et gomme, chaque fois présentée comme très rare), mais particulièrement les feuilles ;

- la force surprenante de la tautologie : barkehi parce que barka ; barka parce que barkehi. "Le barkehi, comme son nom l'indique, est un arbre qui a du barka". "Ce nom peulh exprime une joie foubé, car c'est le dérivé de "barka" que je peux peut-être traduire par Prospérité". "Barkehi vient du mot barka. Nous disons que le barkehi est un arbre du paradis".

- une association, apparemment fortuite mais répétée, entre la vache et le barkehi : le barkehi représente en brousse comme le Naggué (nagge, "vache") parmi les animaux" (sic). "Rien n'est inutile chez une vache et rien n'est inutile dans un barkehi". "Le barkehi est comme la vache, car il n'y a rien en lui qui ne soit utilisable".

J'orientai alors mes questions vers les feuilles et la vache. La réponse vint, enfin : la forme de la feuille bilobée du barkehi reproduit exactement l'empreinte d'un sabot de zébu (2).

=====

(1) J. M. Dalziel, "The useful plants of West Tropical Africa", London, 1937, 1948, 1955.

(2) Il existe beaucoup d'autres arbres à feuilles bilobées dans le même milieu, mais la feuille du barkehi est la seule à reproduire fidèlement une empreinte de bovidé, chaque lobe ayant une base arrondie et un sommet pointu comme chaque partie de la sole du sabot.

Je proposai d'abord ce résultat à quelques Peul villageois que je connaissais bien. Ils furent très polis, mais aucun ne put me confirmer ce rapprochement par une référence à la tradition. J'essayai ensuite de contrôler cette association avec des Peul de brousse qui, malgré leur sagesse, ne m'avaient encore jamais répondu sur ce sujet de façon propre à me satisfaire. Même attitude que les précédents, excepté l'un d'entre eux que j'avais agacé en insistant : "Nous savons tous cela, nous autres Peul à vaches, que le barkehi est le misaalu (1) du sabot de la vache !". Néanmoins, je doute encore à présent que cette association soit autre qu'inconsciente, sinon, n'eût-elle pas été inmanquablement dévoilée aux chercheurs qui m'ont précédé ?

La Loi peul

Restait le plus important : contrôler si cette association feuille de barkehi (symbolisant) / empreinte de bovidé (réfèrent) pouvait se rapporter à l'organisation de la Loi peul. A partir de là, il m'est difficile de décrire le procès, car tout parut se cristalliser en même temps.

Accommodé à la sauce structuraliste, l'arbre de barka se présente à un esprit peul comme un troupeau végétal de vaches à l'envers dont les soles (les feuilles) seraient exposées au lieu de reposer sur le sol, cette partie cachée de l'animal n'étant dévoilée que par sa trace, l'empreinte bilobée.

La morphologie du campement est pareillement bilobée : les hommes et le troupeau d'un côté, les femmes, les enfants et les Calebasses de l'autre. En ce sens, la feuille de barkehi devient le symbole tangible de la Loi peul, telle qu'elle distribue les individus dans le cadre physique du campement.

Les Calebasses (sans décor) présentent toutes à l'ombilic une gravure triangulaire appelée "fente", comme la fente du sabot de la vache : elles sont, pour les femmes, des équivalents symboliques des vaches. Une étude plus précise du décor des Calebasses des Peul villageois révèle qu'un des modes de composition le plus en faveur correspond au schéma de l'empreinte de bovidé. La coiffure des jeunes gens qui entrent dans le soro (l'initiation peul) dissimule sous la profusion des cadettes que leur crâne a été rasé suivant le schéma de l'empreinte de bovidé, schéma qu'on peut retrouver par ailleurs dans le patron du grand vêtement de cérémonie devenu commun sous divers noms à toutes les ethnies musulmanes de cette partie de l'Afrique (2).

Ainsi m'apparaît le rôle général de médium que le barkehi joue entre le troupeau et son propriétaire. Car c'est tantôt la barka du troupeau qui passe dans son propriétaire, et tantôt celle du propriétaire qui passe dans son troupeau, tels deux vases communiquant par un conduit

(1) misaalu : "exemple", "reproduction". Vient de l'arabe (comme notre "symbole" vient du grec).

(2) Ce sont les Peul qui ont été les propagateurs de la foi musulmane en Afrique de l'Ouest.

qui serait le barkehi. "L'arbre à vaches" est le lieu où se confondent deux formes de la complétude, le Phallus et le Troupeau. S'il est aisé de comprendre que la prospérité du troupeau rejaillisse sur son propriétaire, on conçoit plus difficilement - à moins d'être Peul - comment peut se transférer au troupeau le flux vital de son propriétaire : celui-ci accumule un certain potentiel de barka en participant aux rituels qui agrègent le groupe, et le transfère à son troupeau au moyen du barkehi.

La vache cessa alors d'être pour moi cet animal abruti dans lequel nous nous plaisons, en France, à voir les représentants de la loi, pour devenir le principal organisateur de la société peul, le représentant de la Loi (pour les Peul, du moins, qui vivent en brousse avec leurs vaches). Pendant toute la durée de son cycle de vie, l'individu peul (l'homme) compense les séparations que lui impose la culture par des attributs de vaches : naissance et donation du nom, sevrage, circoncision, sortie du soro, sortie du campement paternel, et enfin, mort. A chacune de ces coupures, une partie de lui-même est détachée "symboliquement" en règlement de sa dette à la culture, et enterrée dans le secteur de l'espace qu'il va quitter pour un autre. Pour finir, il est enterré sous le corral et devient lui-même une simple trace qui se confond et s'efface avec celle du troupeau.

=====

Une dernière question : pourquoi le signifiant "barka" n'est-il plus explicitement relié dans l'esprit des Peul à un signifié "Vache" ? Et pourquoi cette association formelle entre la feuille de barkehi et l'empreinte de bovidé semble-t-elle actuellement occultée ?

L'histoire des sociétés peul, et de leur balancement perpétuel entre la vie en brousse, avec des vaches, et la vie dans des villages avec une pratique musulmane, me suggère l'hypothèse suivante.

Il y a plus d'un millénaire, lorsqu'ils n'avaient pas encore été touchés par l'Islam dont ils devaient devenir, avec le courant oriental arabe, le principal vecteur en Afrique au sud du Sahara, on peut supposer que les Peul avaient un monde de représentations centré sur le troupeau et qu'ils avaient établi cette correspondance entre l'arbre et le bovidé. Evidemment, leur désir de complétude ne portait pas encore le nom arabe de "barka", mais un nom peul, par la suite tombé en désuétude. Vint l'expansion de l'Islam, et chez ces Peul islamisés, la Vache perdit son caractère privilégié pour devenir une appartenance comme une autre, voire disparaître. Le désir de complétude fut coupé de sa référence originelle au troupeau et se glissa sous le signifiant arabe "bar-ka". "L'arbre à X ?" devint, par simple permutation, "l'arbre à barka". Par la suite, certains de ces Peul villageois retournèrent à la brousse - et à la Vache - tandis que de nouveaux Peul de brousse se fixaient pour quelques générations ou pour toujours dans des villages. Chaque fois que des Peul villageois retournaient en brousse, ils conservaient le signifiant "barka" maintenant solidement implanté dans leur langue, mais le chargeaient à nouveau de connotations pastorales, sans pour cela associer explicitement la barka et le troupeau. Puis ils se sédentarisèrent à nouveau, et la barka perdait ses connotations peul, tandis que son signifiant conservait de son extraordinaire valorisation.

Ainsi pourrait se justifier, économiquement, l'apparente tautologie peul recueillie par une anthropologue aussi scrupuleuse que Marguerite Dupire, et rangée par elle dans la magie "par homophonie" (qui est la magie du signifiant, quotidiennement à l'oeuvre chez nous dans la publicité) : l'arbre de barka apporte la barka parce qu'il s'appelle arbre de barka.